

Prolongement de la sortie organisée dans le cadre de l'enseignement d'exploration MPS, groupe « astro ».

SUJET :

Décrire un paysage ou un lieu aperçu pendant la sortie « astro » du 13 octobre. Vous insisterez sur les impressions (admiration, peur, dégoût, exaltation, ennui...) que ce paysage produit sur un personnage. Celui-ci, fictif ou réel, peut être le narrateur ou un simple personnage, il peut se tenir immobile ou se déplacer. Le texte, d'une longueur d'une à deux pages, peut être entrecoupé d'éléments narratifs (voire s'inscrire dans une amorce d'intrigue) mais il doit rester majoritairement descriptif.

Aidez-vous des photographies prises pendant la sortie (les vôtres ou celles ci-après) ainsi que des extraits qui suivent.



Quel est le sujet de chaque description ? Sur quoi insiste le narrateur ? Quels sentiments se dégagent de chaque extrait ? Identifier quelques procédés qui permettent de les susciter.

1-

C'était une lande où la lumière et la chaleur pesaient avec encore plus de poids. On pouvait même voir tout le ciel de craie d'une blancheur totale. L'horizon était un serpentement lointain de collines légèrement bleutées. Le côté vers lequel se dirigeait Angelo était occupé par le corps gris d'une longue montagne très haute quoique mamelonnée et de forme ronde. Le pays qui l'en séparait encore était hérissé de hauts rochers semblables à des voiles latines à peine un peu teintées de verts, portant sur leurs tranchants des villages en nids de guêpes. Les talus qui épaulaient ces rochers et d'où ils sortaient presque nus étaient recouverts de forêts brunes de chênes et de châtaigniers. De petites vallées dont on pouvait voir les caps et les golfes coulaient à leur pied, blondes, ou plus blanches encore que le ciel. Tout était tremblant et déformé de lumière intense et de chaleur huileuse. Des poussières, des fumées ou des brouillards que la terre exhalait sous les coups du soleil commençaient à s'élever çà et là, d'éteules<sup>1</sup> où la moisson était déjà raclée, de petits champs de foin couleur de flammes et même des forêts où l'on sentait que la chaleur était en train de cuire les dernières herbes fraîches.

Le chemin ne se décidait pas à redescendre et courait sur la crête de la colline, d'ailleurs très large, presque un plateau ondulé et qui s'enracinait de droite et de gauche dans les dévallements en pente douce des collines plus hautes.

Jean Giono, *Le Hussard sur le toit*,  
© Éd. Gallimard, 1951.

<sup>1</sup> **Éteules** : chaumes restés sur place après la moisson.

2-

Dans ce bout, le plus paisible de la place, le jeune ouvrier reconnut la maison qu'on lui avait indiquée : une façade en pierre blanche, rayée de lignes creuses pour figurer des assises, où les fenêtres à maigres balcons de fer décorés de rosaces peintes en jaune sont fermées de persiennes grises. Au-dessus de cette façade, élevée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, trois lucarnes percent un toit couvert en ardoises, sur un des pignons duquel tourne une girouette neuve. Cette moderne girouette représente un chasseur en train de tirer un lièvre. On monte à la porte bâtarde par trois marches en pierre. D'un côté de la porte, un bout de tuyau de plomb crache les eaux ménagères au-dessus d'une petite rigole, et annonce la cuisine ; de l'autre, deux fenêtres soigneusement closes par des volets gris où des cœurs découverts laissent passer un peu de jour lui parurent être celles de la salle à manger. Dans l'élévation rachetée par les trois marches et au-dessous de chaque fenêtre, se voient les soupiraux des caves, clos par de petites portes en tôle peinte, percées de trous prétentieusement découpés. Tout alors était neuf. Dans cette maison restaurée et dont le luxe encore frais contrastait avec le vieil extérieur de toutes les autres, un observateur eût sur-le-champ deviné les idées mesquines et le parfait contentement du petit commerçant retiré.

Honoré de Balzac (1799-1850), *Pierrrette*, 1840.

3-

(Julien, un jeune Français qui découvre l'Allemagne au début du siècle, est ici guidé par son ami allemand, Gunther.)

Une forêt de hêtres colossaux, « une forêt allemande », a tout de suite pensé Julien, presque interdit au seuil de l'immense sanctuaire végétal. Quel culte célèbre-t-on ici ? Sur les autels de quels dieux nocturnes ? Les ramages d'oiseaux qui entrelacent dans les hautes cimes leurs trilles, leurs roucoulements, leurs traits fluides et lumineux n'atteignent notre ouïe, et de si loin, que pour rappeler à notre esprit la présence d'un monde oublié, irréal ou rêvé, et ainsi nous livrer plus sûrement à la réalité magique de la pénombre où nous entrons. Silence. Vaste silence immobile. Gunther a posé une main sur l'épaule de Julien. Tous deux se taisent. Leurs pas accordés s'étouffent dans l'épaisseur des feuilles mortes.

Admirables, solennelles ramures, amplement suspendues au-dessus de leurs têtes, de l'une à l'autre unies pour tresser ce dais immense, sombre et glauque, où les taches de soleil, comme les chants d'oiseaux aériens, exaltent les prestiges de l'ombre. Puissants et sveltes, entés chacun sur un soubassement moussu, les fûts, à perte de regard, ordonnent leur vivante colonnade. Solitaires et fraternels, moussus eux-mêmes aux bourrelets de racines qui les cramponnent au terreau profond, torsadés plus haut de stries noires, plus haut encore luisant vaguement de coulées mauves où transparait l'argent des jeunes écorces.

« Par ici », chuchote Gunther.

Sa main appuie, Julien lui obéit. Gunther a pris une sente sinueuse. Les feuilles mortes, à leurs pieds, déploient une nappe continue, épaisse, d'une rousseur mordorée superbe qui par moments semble s'attiser d'elle-même, sourde leur d'un brasier assoupi. Plus de sente, un rideau d'arbustes, des noisetiers, des petits aulnes serrés. Gunther écarte des branches, fait front, tête basse, comme un sanglier dans son fort. Il se redresse et dit :

« C'est là. Asseyons-nous. Causons. »

M. GENEVOIX, *Lorelei*, © Éditions du Seuil (1978).

4-

Au milieu du chantier<sup>1</sup> se dressaient trois tas de charbon, de taille égale, séparés les uns des autres, malgré les éboulements qui brisaient la pointe de leurs sommets et tentaient de rapprocher leurs bases en les élargissant. Tous trois renvoyaient avec force la lumière qui les inondait ; une muraille de plâtre n'eût pas paru plus blanche que le versant qu'ils exposaient à la lune, mais alors que le plâtre est terne, les facettes diamantées du minerai brillaient comme une eau qui s'agite et chatoie. Cette espèce de ruissellement immobile donnait aux masses de houille et d'antracite un caractère étrange ; elles semblaient palpiter ainsi que des êtres à qui l'astre magique accordait pour quelques heures une vie mystérieuse et terrifiante. L'une d'elles portait au flanc une longue déchirure horizontale qui formait un sillon où la lumière ne parvenait pas, et cette ligne noire faisait songer à un rire silencieux dans une face de métal. Derrière elles, leurs ombres se rejoignaient presque, creusant des abîmes triangulaires d'où elles paraissaient être montées jusqu'à la surface du sol comme d'un enfer. La manière fortuite dont elles étaient posées, telles trois personnes qui s'assemblent pour délibérer, les revêtait d'une grandeur sinistre. À les regarder longtemps, dans le silence de minuit, sous un ciel noir au fond duquel la lune semblait fixée pour toujours, elles devenaient aussi effroyables que des dieux spectateurs d'une tragédie où le sort même de la création se jouerait.

J. GREEN, *Léviathan*, 1928, © Librairie Arthème Fayard, 1993.